

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie : Le Salon (6^e article)... Léon Mayet
Echos artistiques... L. M.
Nos Théâtres... X.
Rire... Andréa Lex
Lettre Parisienne : Sus à l'alcool. Arsène Alexandre
Gaston, mon chien (sonnet)... François Collet
Comment on fait sa cour... Louis Bourgaud
Les Mois : Avril... Georges Rocher
Mariage... Maurice P.
Libre Chronique... Franc-Sillon
Giboulées... Henri Bomel
Monsieur Plumachet (suite et fin) Eugène Drevetton
Cirque Rancy... X.
Bibliographie : Le Monde illustré. — Le Petit Poète. — Moniteur de la Mode. — Europe artiste.
Eldorado. — Casino des Arts. — Scala-Bouffes. — Guignol du Gymnase.
Revue financière.

CAUSERIE

LE SALON (6^e Article)

MM. Félix BAUER — Théodore LÉVIGNE — Louis VOLLEN — Camille BOUVAGNE — Philippe AUDRAS. — Victor PHILIPSEN — Alfred PHILIPSEN.
M^{lles} Jane BERTHET — Lor VENO — Dora et Anna PHILIPSEN.

Les deux tableaux de M. Félix Bauër sont peints dans la note qui lui est habituelle : des teintes vives et gaies, d'une harmonie parfaite et agréable à l'œil.

Vains propos (n° 45) est un sujet rustique intentionnellement maniéré. *Curieuse* (n° 44), une jeune femme blonde, qui délaisse sa broderie et se hausse sur son siège pour regarder par la fenêtre ce qui se passe chez sa voisine — ou peut-être chez son voisin. L'expression de cu-

riosité est bien rendue, la robe de la dame, — une robe fortement échancrée par devant — est d'un tissu dont M. Bauër a su faire merveilleusement ressortir le chatouement.

Après avoir exposé au Salon de 1896 un portrait de femme qui laissait une impression de grâce et de mutinerie tout à fait agréable, M. Théodore Lévigne s'était — pendant deux ans — retiré sous sa tente. Son abstention avait été remarquée et plusieurs de ceux qui — comme nous — suivent avec intérêt les travaux de nos peintres lyonnais, se demandaient si le vaillant artiste boudait la Société des Beaux-Arts.

La bouderie — s'il y en avait une, ce que je n'oserai affirmer — a pris fin et M. Théodore Lévigne reparait au Salon de cette année avec une grande toile dont le sujet est emprunté à notre histoire locale.

Il s'agit de l'*Entrée solennelle de Catherine de Médicis à Lyon, le 24 septembre 1548, à Pierre-Scize* (n° 409).

La Reine est dans une chaise à porteurs formant un dais fait de draperies d'or. Le groupement des personnages qui la précèdent et la suivent est bien étudié; chacun d'eux — tout au moins ceux qui se trouvent au premier plan — a sa note particulière.

A en juger par la délégation qui se présente à la Reine, les dames lyonnaises de l'époque étaient d'une grande beauté, leurs vêtements de Dianes chasseresses trahissent des formes vraiment sculpturales, elles faisaient également preuve d'un grand courage en se montrant aussi sommairement vêtues à la fin du mois de septembre : il est à présumer que la grippe n'était pas encore inventée.

Prise en son ensemble et en tenant compte de la convention que comporte la peinture d'Histoire, la toile de M. Théodore Lévigne est habilement disposée et d'un riche coloris.

Les *Fruits et Cristaux* (n° 680) de M. Louis Vollen continuent à nous révéler l'entente parfaite des couleurs et la délicatesse de touche qui ont établi sa réputation.

On ne pourrait souhaiter des pommes, des poires, des pastèques plus appétissantes, des pêches d'un velouté plus engageant, des raisins d'une plus belle venue, et ses cristaux ont une transparence et une fluidité surprenantes.

Je n'ai entendu formuler qu'un reproche à l'endroit de M. Vollen, c'est qu'il apporte un soin trop extrême à finir ses toiles; voilà — on en conviendra — un reproche qui ressemble diablement à un compliment et tout ce que je souhaite à cet excellent artiste c'est qu'on puisse le lui faire longtemps encore.

Une toile d'un aspect agréable est celle que M^{lle} Jane Berthet expose sous la désignation *Provisions d'Espagne* (n° 72), ses oranges sont véritablement les fruits d'or que Jason rêvait d'aller cueillir dans le jardin des Hespérides et les violettes mises en évidence sont si agréables à l'œil qu'on regrette vraiment de ne pas voir étalées toutes celles qui sont enfouies dans le panier. Combien ces pauvres prisonnières doivent envier le sort de celles dont les tiges s'abreuvent de fraîcheur dans un vase rempli d'eau.

Tout cela, vase, oranges, violettes et panier s'enlève d'une façon très heureuse sur un fond bien teinté allant — sans transition brusque — du sombre au clair.

M. Camille Bouvagne traite la nature morte avec une conscience qui lui fait honneur. Ses *Perdrix et Chou* (n° 116) et son second tableau (n° 117) témoignent d'un arrangement judicieux et du désir de l'artiste de se rapprocher autant que possible de la vérité. M. Bouvagne est un modeste; si j'avais un conseil à lui donner, je lui dirai de préparer pour le pro-

chain Salon une œuvre plus importante que celles exposées par lui jusqu'ici et je ne doute pas qu'il arriverait ainsi à se faire plus facilement la place à laquelle il a droit.

La première condition pour réussir, c'est d'oser.

Tous nos compliments — et les plus sincères — à M^{lle} Lor Veno qui a envoyé un *Portrait* (n° 666) très agréable à voir, traité avec beaucoup de netteté et une délicate étude de l'expression du visage.

L'artiste — il faut bien le dire — a été singulièrement favorisée en rencontrant un aussi joli modèle. Jolie, M^{me} P..., l'est incontestablement en dépit du nuage de tristesse qui enlève à ses traits la vivacité qu'on voudrait leur voir. Le sourire n'est-il pas pour le visage d'une jeune femme ce qu'est un rayon de soleil pour le paysage ?

M^{lle} Veno expose aussi des *Hortensias* (n° 667) d'un coloris exact mais manquant malheureusement d'air.

Elève de Terraire, M. Philippe Audras est à bonne école. Son *Brouillard d'hiver à Francheville* (n° 25) qui lui a valu une mention honorable et a été acquis par la Société populaire des Beaux-Arts, séduit — à première vue — par sa tonalité excellente. Les premiers plans sont d'un bon dessin et peints avec habileté ; les fonds sont traités pour être vus à distance : en résumé, excellent paysage.

Chacune des deux toiles de M. Victor Flipsen-Philipsen est dans une note particulière bien appropriée à l'état atmosphérique qui l'entoure.

Ses *Bateaux pêcheurs* (n° 294) voguent à pleines voiles sur l'Océan aux vagues d'un vert glauque, sous un ciel légèrement embrumé, et ce sont les flots bleus de la Méditerranée qui viennent se briser en ondes écumantes contre les *Rochers blancs des Trois-Pointes, Var* (n° 293).

Mornes escarpements par le soleil brûlés.

Tous ceux qui sont allés sur la Côte-d'Azur connaissent le bleu intense dont la mer se revêt par les belles journées et surtout par les journées chaudes de juillet et d'août.

Dans ces deux œuvres capitales si différentes d'aspect et de couleur, M. Flipsen-Philipsen — depuis longtemps classé comme un marinier de premier ordre — s'est tenu dans son rôle habituel d'observateur fidèle et consciencieux.

Ajoutons que ses *Rochers blancs* figureraient — en bonne place — l'année dernière au Salon de Paris.

J'ai déjà constaté que le goût de la bonne peinture était héréditaire dans la famille Philipsen.

M. Philipsen fils a la spécialité des jeunes pêcheuses, dont on ferait volontiers des pêcheresses, tant elles sont pleines de grâce. Son *Retour de pêche* (n° 521) est un tableautin qui doit être fort convoité.

Le *Portrait de M. Firmery, adjoint à la mairie centrale de Lyon* (n° 520) est assurément ressemblant, mais l'œuvre est d'une tonalité un peu bruyante. M. Firmery est en costume de professeur à la Faculté des Lettres et la teinte trop crue de ce costume a forcé le peintre à donner une coloration plus accusée à la physionomie de son modèle présenté — de ce fait — sous un jour moins favorable : peut-être y avait-il là une difficulté insurmontable.

M^{lle} Dora Philipsen expose des *Lilas et Glycines* (n° 524) d'une bonne floraison, mais auxquels je préfère cependant les *Œillets* (n° 522) de M^{lle} Anna Philipsen, sa sœur.

Non contente de traiter la fleur avec une virtuosité qui n'attend pas le nombre des années, cette jeune artiste a envoyé une *Marine* (n° 523) que son père ne renierait certainement pas. Je sais bien qu'il s'agit d'une toile exiguë, mais on y trouve une hardiesse et une sûreté de main peu communes.

LÉON MAYET.

ECHOS ARTISTIQUES

M. André Lenéka — le futur administrateur du Théâtre des Célestins — vient de faire recevoir au Théâtre du Palais-Royal, en collaboration avec M. A. Gaudrey, une folie-vaudeville en 3 actes. Titre : *Une ruse d'Apache*.

L'Opéra et l'Opéra-Comique préparent concurremment la reprise, demandée depuis tant d'années par les musiciens, d'un des chefs-d'œuvre de l'art lyrique français, le *Joseph de Méhul*.

A l'Opéra, le texte parlé d'Alexandre Duval sera remplacé par des récitatifs rimés par Paul Ferrier et mis en musique par M. Bourgault-Ducoudray. Les principaux rôles seront chantés par M^{lle} Ackté (Benjamin), Vaguet (Joseph) et Delmas (Jacob).

L'Opéra-Comique remonte la pièce sous sa forme primitive et sans aucun changement. Les principaux interprètes seront M^{lle} Thiéry, MM. Maréchal et Gaston Beyle.

De New-York :

Un journal de théâtre croit savoir que la Loïe Fuller serait sur le point de devenir aveugle. Cette cécité serait due, si elle se produit, à l'emploi des rayons di-

rigés sur elle pendant ses danses serpentine.

Faut de la lumière, pas trop n'en faut!

Johann Strauss l'a échappé belle. L'éditeur viennois Emile Berté lui a demandé la bagatelle de 20,000 dollars, soit 100 000 francs, à titre de dommages et intérêts en prétendant que le compositeur, après lui avoir vendu son opérette *la Déesse de la Raison* pour l'Amérique, l'aurait privé de ses droits, ayant vendu la même opérette antérieurement à un éditeur américain. Le tribunal de Vienne a débouté M. Berté de sa demande en le condamnant à tous les frais.

Les directeurs des opéras de Cologne et d'Elberfeld-Barmen ont signé une convention d'après laquelle ils échangeront plusieurs opéras de leur répertoire et qui ont eu un grand succès. C'est en vertu de cette convention que le théâtre d'Elberfeld jouera prochainement *Manon* et *Samson et Dalila* à Cologne, où ces deux chefs-d'œuvre français sont encore inconnus.

Un savant anglais vient de publier un travail d'après lequel la profession de danseuse serait hygiénique entre toutes. A l'appui de cette théorie il cite Mme Carlotta Grisi, qui se porte encore fort bien à l'âge de 77 ans, et Mme Ferraris, qui donne encore des leçons de danse à l'âge de 78 ans. Fanny Elssler avait 73 ans lorsqu'elle mourut. Marie Taglioni a dépassé l'âge de 80 ans. Mais ces cas de longévité relative ne prouvent rien du tout. S'il s'agit de la durée moyenne de la vie des danseuses et si on pouvait le constater, on verrait sans doute que beaucoup de professions sont bien plus hygiéniques que l'exercice de cet art charmant.

Nous apprenons avec plaisir qu'à l'occasion du Congrès des Sociétés savantes qui vient de se tenir à Toulouse et sur la proposition du Comité des travaux techniques et scientifiques, notre ami et collaborateur, M. Jules Giriat, membre de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, a été nommé officier d'Académie par arrêté du ministre de l'instruction publique.

La *Revue des Beaux-Arts et des Lettres*, la plus ancienne et la plus importante des publications artistiques (fondée en 1830), vient de s'attacher comme correspondant lyonnais notre distingué collaborateur Jean Bach-Sisley qui, sous cette rubrique : *L'Art à Lyon*, y publie des notes intéressantes et une critique du Salon de Bellecour.

L. M.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

La clôture de la saison est fixée à mardi prochain 18 avril.

Les deux dernières représentations de *Thaïs*, le grand succès du jour, grâce au talent de M^{me} Tournié et de M. Mondaud seront données le samedi 15 et le mardi 18 courant.

Dimanche, pour la dernière fois, *Faust*, interprété par les artistes de grand opéra, M^{me} Bossy, M. Ansaldy et M. Sylvain, qui fera ses adieux dans le rôle de Méphisto.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Nous ne pouvons que nous répéter en disant que le succès de *Cyrano* s'affirme de jour en jour, grâce à la mise en scène somptueuse, aux décors et aux costumes.

Un des tableaux les plus applaudis est celui de la prise d'Arras, tableau à grand spectacle où 150 personnes sont en scène.

X.

RIRE

Pour...

*L'amour est un oiseau peureux
Qu'un éclat de rire effarouche...
— Va-t'en! le rire est sur ta bouche...
Va-t'en! tu n'es point amoureux.*

*Va-t'en! ta gaieté me poignarde;
Emporte-la vite et bien loin,
Pour toi le rire est un besoin:
Eh! bien, qu'il te prenne et te garde!*

*Le rire est le pire ennemi
De la voluptueuse extase...
— Celui qu'elle fatigue et blase
N'a jamais aimé qu'à demi.*

*Cache la joie exhubérante
Indice d'un cœur indigent:
L'éclat de rire est outrageant,
Va, sur ta lèvre indifférente!...*

*— Pour ton amour j'aurais donné
Tout le sang qui coule en mes veines;
Regrets perdus... tristesses vaines...
J'en meurs! — mais je t'ai pardonné.*

*Tout ce fiel que ta main me verse,
D'avance je m'en abreuvais:
La passion, je le savais,
En vous martyrisant vous berce.*

*Mais j'adorais l'oiseau peureux
Qu'un éclat de rire effarouche...
— Va-t'en! Le rire de ta bouche
A tué mon cœur douloureux.*

Andréa LEX.

LETTRE PARISIENNE

SUS A L'ALCOOL

Sus à l'alcool! Tel est le cri de guerre qui retentit en ce moment — retentit est une façon de parler — dans les murs de Paris.

Nous avons l'honneur d'abriter un congrès d'anti-alcooliques dans les rangs desquels figurent des députés, des sénateurs, des écrivains, des philosophes aussi illustres que possible. Ce n'est pas de la petite bière, c'est bien le cas de le dire puisqu'il s'agit de boissons.

Eh bien, voulez-vous gager que beaucoup de gens comprendront tout de travers ce cri de guerre et le traduiront de cette façon dont je vous demande pardon d'avance : Suçons l'alcool?

Ce n'est pas pour le vain plaisir de faire un aussi brillant jeu de mots; mais vraiment je vous assure, ô membres du je ne sais combienième congrès anti-alcoolique français, que rien n'est plus difficile à guérir qu'un ivrogne. En tous les cas on le guérirait plus facilement à coups de triques qu'à coups de discours, de projets et de mémoires.

D'abord la chose la plus difficile à lui faire entrer dans la tête... c'est qu'il boit trop. Vingt fois j'ai assisté à ce dialogue, à l'hôpital entre des médecins et certains malades. Le malade arrivait avec le teint blême, les yeux brillants et hagards, les mains tremblotantes, l'haleine empestée. Le médecin avait vite fait son diagnostic. Mais malheureux... vous buvez! — Ah non, je vous jure, monsieur le docteur! Si on peut dire, moi, un honnête père de famille! — Voyons, honnête père de famille que vous êtes, vous prenez bien un peu de vin blanc le matin. Oh oui, monsieur le docteur, il faut bien pour se réveiller un peu. Et peut-être naturellement, une petite goutte pour faire passer le vin blanc — Dame, oui, mais une toute petite ou deux quelquefois, mais c'est tout. Je vous jure! Un honnête père de famille. Bon, bon, c'est entendu — Avant le déjeuner, n'est-ce pas, un ou deux apéritifs? — Oh! il faut bien, sans ça on n'a pas d'appétit... mais c'est tout. Un père... de famille, c'est convenu naturellement, il vous faut bien un peu d'eau-de-vie dans votre café et après votre café — sans ça c'est si fade — mais... Bon, bon, vous êtes un honnête père de famille — mais cela ne vous empêche pas, dans l'après-midi, de prendre une petite récréation... c'est-à-dire d'aller faire un tour chez le marchand de vin avec les camarades. Dame, monsieur le docteur, il faut bien accepter et rendre une politesse et puis ça nous donne du cœur au travail. Bien, bien, mais avant le dîner n'est-ce pas, vous ne pourriez pas vous passer de prendre votre absinthe. Ah dame! ça non, je ne peux pas m'en passer — même deux parfois? De temps en temps — même trois! Oh pas souvent. — Eh bien mon garçon c'est tout ce que je voulais savoir. Vous êtes un ivrogne et vous finirez dans le joli cabanon avec tous les rats du délirium tremens à vos trousses.

Toujours l'honnête père de famille s'en allait indigné. Lui, un ivrogne! lui qui tout compte fait arrivait à peine à avaler un demi litre d'alcool tous les jours et tout

au plus son litre! Ces médecins ça ne sait quoi inventer pour faire enrager le pauvre monde.

Il y en a comme cela maintenant des centaines de mille. L'abrutissement pour les buveurs, le délire, la folie. et pour leur progéniture, le rachitisme, voilà à quoi mène la journée dont nous donnions à l'instant le programme. Seulement si c'est une généreuse illusion de croire qu'on guérira ces sortes de suicidés lents à coups de congrès, de discours et de mémoires, ce n'en est pas moins une illusion.

Ce qu'il y a d'effrayant, c'est que ces malheureux s'imaginent boire du vin blanc, du rhum, de l'eau-de-vie et de l'absinthe. Or, ils boivent les plus affreux produits chimiques inventés pour atrophier les nerfs, dessécher les muscles, taper sur le cerveau. Ils absorbent des stupéfiants, des toxiques, des teintures effroyables. Tout ce que l'on peut extraire des bâtons de chaises, des vieux os, des vieux chiffons, du charbon de terre, des mauvaises herbes, que sais-je encore, vient s'engloutir dans des litres parés de superbes étiquettes et ces litres dans les entonnoirs humains. Voilà déjà un des plus grands maux auxquels il faudrait un des plus radicaux remèdes.

C'est là qu'il faudrait frapper. Ce n'est pas le consommateur qu'il faudrait chercher à convertir par de belles paroles, par des effets d'éloquence qui ne portent que sur ceux qui déjà ne boivent pas. C'est le producteur qu'il faudrait rigoureusement frapper lorsqu'il vend du poison, mais on ne le frappera jamais. Tout le monde le sait et personne n'ignore les deux raisons capitales pour lesquelles on le laissera bien tranquille. La première c'est que la rigueur envers le marchand d'alcools frelatés serait la guerre contre un des principaux agents des élections, cette guerre à l'empoisonneur est sinon incompatible, du moins très difficilement conciliable avec le suffrage universel. La seconde raison c'est que l'Etat tire de la consommation de l'alcool une ressource immense, et que si la morale lui fait voir le danger de cette consommation, l'intérêt lui en fait voir la nécessité. Tant qu'on n'aura pas trouvé le moyen de faire marcher ensemble ces deux considérations opposées, les congrès ne seront que des congrès, c'est-à-dire des paroles très honorables faites pour attirer beaucoup de félicitations à des gens qui ne boivent pas.

En attendant nous voyons à vue d'œil le fléau multiplier et étendre ses ravages, le feu liquide dévorer les misérables alcooliques, le casse-poitrine bien mériter son nom, la fée verte répandre ses maléfices. Des femmes, des enfants maintenant sont les tributaires de cet alcool si attirant et si funeste. Le pavé des grandes villes est imbibé de vapeurs alcooliques. Ah! celui qui a inventé cette eau-de-vie si ironiquement nommée, a fait de la jolie besogne.

Enfin l'ivrognerie ne date pas d'aujourd'hui, si les congrès sont de date plus récente.

EN VENTE PARTOUT
Le Numéro : 10 centimes

Le Journal de la Beauté

Journal hebdomadaire des Dames et des Jeunes Filles

Grande gravure en couleurs. Modes. Nombreux dessins

Amélioration et conservation de la beauté. Conseils et instructions pratiques. Soins de la peau, du corps, des mains, du visage de la bouche, des dents, etc. etc. La toilette féminine. Hygiène de la nourriture pour l'entretien de la beauté. Hygiène de tous les sports. L'élégance: robes, manteaux, lingerie, coiffures, bijoux. Transformation de toilettes. La vie mondaine. L'élégance au théâtre et à la ville. Patrons découpés. Ouvrages de dames. Questions judiciaires, Romans, etc. etc.

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau: dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées

FUMEURS!

Ne fumez qu'un SEUL Papier à Cigarettes

« LE CYCLISTE »

G. AUBERT

165, rue de Paris. — Montreuil-sous-Bois (Seine)

Cahier à bout ambré et gommé
Cahier gommé — Fermeoir inusable

LE DEMANDER CHEZ TOUS LES DÉBITANTS DE TABAC

GAVOTTE-LUCIE

L'éditeur Fromont vient de publier *Gavotte-Lucie*, une œuvre charmante de SAINT-GEORGES D'ESTREZ.

La Gavotte est dédiée à M^{lle} Lucie Faure, qui a bien voulu l'agrèer, et elle est écrite pour piano. — C'est une œuvre d'un rythme gracieux, facile et d'un caractère agréablement archaïque. Elle porte l'inspiration du temps joyeux de nos aïeules.

M. Saint-Georges d'Estrez n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons eu de lui plusieurs compositions véritablement charmantes.

SITUATION offerte à tous, hommes ou dames, en tenant dépôt d'article unique de grande consommation, de vente très facile. Inutile de quitter son emploi, pas de capitaux à exposer, sécurité et avantages de 1^{er} ordre. *Echantillons, Prospectus et Affiches sont envoyés gratis et franco* à toute personne qui enverra son adresse accompagnée d'un timbre-poste de 0 fr. 15 centimes à M. René GODFROY, rue Champin, à SCEAUX (Seine).

Les sociétés de tempérance ne peuvent pas aussi facilement qu'à l'étranger se répandre et s'organiser chez nous. Ce n'est pas dans notre tempérament. Beaucoup de personnes boivent maintenant de l'eau à leurs repas... mais ce sont précisément celles qui n'avaient aucune chance de devenir alcooliques. Nous avons d'autre part si bien marché que maintenant nous venons à la tête des nations civilisées pour la consommation du poison. C'est une supériorité comme une autre.

ARSÈNE ALEXANDRE.

GASTON, MON CHIEN

*Il est jeune. Depuis cinq semaines il compte
Au nombre des mortels. Son père, un chien mouton;
Sa mère aussi; tous deux frisés et d'un beau ton
Noir. Il naquit à Nice, et je l'eus à bon compte.*

*Avec ses bons yeux pas à craindre de mécompte.
Je pose à mon seuil un sûr et loyal planton.
Je l'ai nommé d'un nom honorable: Gaston,
Porté l'an mil trois cent trente par un vicomte*

*De Béarn. Il boit, mange et marche seul déjà,
Gai comme un amoureux et fier comme un radjah.
Il est tout rond, pataud, l'air drôle, inimitable*

*Quand il court de guingois avec des entrechats.
J'exècre les enfants, engeance insupportable,
Mais j'adore les chiens, les singes et les chats.*

François COLLET.

Comment on fait sa Cour

Etre ponctuel pour la première visite; pour les autres, se faire désirer quelquefois... Un petit accident de chemin de fer ou de voiture ne fait pas trop mal pour justifier les retards, et il suffit de rôder de temps en temps autour des omnibus!... Ne pas se laisser trop endommager, pourtant.

A la jeune fille, parler de fleurs, d'oiseaux, d'étoiles, de lune même — celle de miel, bien entendu — et si l'on est poète, ne pas négliger de lui dédier des vers. A la veuve, parler corbeille; à la vieille fille, parler argent.

A la jeune fille, promettre; à la veuve, prouver; à la vieille fille, donner.

Pour la jeune fille — être ou se faire beau; pour la veuve, être célèbre; pour la vieille fille, être riche.

Pour la jeune fille, avoir des galons; pour la veuve, des décorations; pour la vieille fille, une pension.

Comparer la jeune fille à un ange; la veuve à une reine; la vieille fille à une déesse.

Avec la jeune fille, nager dans le rose; avec la veuve, passer au bleu; avec la vieille fille, se mettre au vert.

Les petits cadeaux? offrir à la jeune fille

des fleurs et des fondants; à la veuve des boîtes à musique et des croquants; à la vieille fille des objets utiles et des rafraîchissements.

Ne pas oublier le petit chien dont il est essentiel de gagner les bonnes grâces; dresser le perroquet à dire: je t'aime! et ne pas marcher étourdiment sur la queue du chat.

Etre timide avec la jeune fille; entreprenant avec la veuve; pressant avec la vieille fille; et jurer à toutes les trois qu'on se tuera en cas de refus.

Etudier les goûts de la jeune fille, afin de ne pas rester au-dessous de son rêve; se renseigner sur le premier mari de la veuve, afin de se montrer tout l'opposé; être prudent avec la vieille fille.

Ne jamais dire *je*, mais *vous*, ou mieux *nous*!

Vanter la femme et non les femmes.

Avoir l'air très épris... même quand c'est vrai.

Encore un excellent moyen, c'est de mettre le feu pour avoir l'occasion d'opérer des sauvetages, surtout si l'on peut sauver sa future elle-même.

Mais avant tout faire sa cour à la future... belle-mère.

LOUIS BOURGAUT.

LES MOIS

AVRIL

*Adieu, sot Hiver au ciel embrumé,
Jours gris qui rendez les âmes muettes,
J'ai rouvert mon cœur trop longtemps fermé:
Le givre d'antan perle en gouttelettes.*

*A travers les champs, Avril a semé
Des clochettes d'or et des violettes;
Dans les chemins creux, le thym parfumé
Grise, honteusement, les bergeronnettes.*

*Voici revenu le temps des Amours:
Dans l'air, — ô concert infini des jours
Et des nuits liant le monde en leurs voiles, —*

*Volent des baisers qui chantent, joyeux,
Sur les fronts penchés et sur les grands yeux
Couleur de bluets ou couleur d'étoiles.*

Georges ROCHER.

MARIAGE

C'est avec un vif plaisir que j'apprends le prochain mariage de M. Mirande, le sympathique chef d'orchestre des Concerts symphoniques, secrétaire général du Grand-Théâtre et critique musical du *Progrès*, avec M^{lle} Mauvernay, fille de la distinguée professeur de chant du Conservatoire et artiste remarquable elle-même.

Les personnalités des deux futurs époux sont trop connues à Lyon, pour que l'éloge flatteur que leur adresse, à cette occasion, la presse toute entière, ait lieu d'étonner.

Je me joins, avec toute la rédaction du *Passe-Temps*, aux journaux quotidiens, pour adresser mes meilleures félicitations

et mes vœux les plus sincères à mon aimable confrère, M. Mirande, en cette agréable occasion.

Maurice P***.

LIBRE CHRONIQUE

La sonnette du président de la Chambre va prendre sa retraite, après 49 ans de service aux trois régimes qui se sont succédés depuis 50 ans.

Ce que cette sonnette en a entendu de sonnettes !...

Après avoir victorieusement triomphé de tous les orages parlementaires, pendant un demi-siècle, elle s'est fêlée à vouloir ramener le calme dans les esprits législatifs surexcités par « l'Affaire ».

Nous nous faisons un devoir de saluer au passage le convoi de cette pauvre sonnette, dont M. Deschanel fut le dernier Quasimodo.

Quel président à poigne sous son aspect de frère élégance, pour avoir ainsi rompu le bronze jadis résistant au carillon de tous ses prédécesseurs !

Mais, quelle marque discrète de délicat intérêt et de sympathiques condoléances il donne à sa vieille amie défunte, en se rendant ces jours-ci à Périgueux... afin de pousser le deuil jusqu'à y manger des truffes noires !

Requiescat in pace.

Prévoyant un boucan exceptionnel à la rentrée, l'avisé successeur de l'antique et solennel Brisson, pour dominer le tumulte des prochaines séances est entré en pourparlers avec S. E. le cardinal Richard pour la cession et l'installation sur son bureau présidentiel du bourdon de Notre-Dame ou de la Savoyarde du Sacré-Cœur de Montmartre.

De cette façon il pourra servir copieusement ceux de nos honorables qui ont accoutumé de faire la bête pour avoir du son.

FRANC-SILLON.

GIBOULÉES

*Si, perçant quelquefois la nue,
Le soleil, aux jours du printemps,
Sur la terre glacée et nue
Jette ses rayons éclatants,*

*S'éveillant de sa léthargie,
La Terre reprend ses couleurs :
Bientôt, c'est partout une orgie
De verts tendres, de blanches fleurs.*

*Mais ces heures souvent troublées
N'ont pas un cours fixe et bien droit
Et trop souvent les giboulées
Au chaud font succéder le froid.*

*Le matin rit, le soir bruite
Et tout paraît se déranger ;
Et c'est la Mort, c'est la ruine
Des espérances du verger.*

*De même, au pointemps de la vie,
Le réveil de l'homme au bonheur :
Notre âme ardente, inassouvie,
Se donne entière à l'enchanteur.*

*A cet inconnu qu'elle appelle,
Qu'elle rêve, qu'elle pressent
Et qui détient déjà sur elle
Un pouvoir magique et puissant.*

*Et les douleurs, oiseaux funestes,
Nous semblent s'enfuir pour toujours :
Tout est charmant pour nous ; les gestes
Des hommes comme nos beaux jours.*

*Et les illusions très douces,
Les croyances aux vols hardis,
Violettes perçant les mousses
Font de nos cœurs un paradis.*

*Mais que la Mort, nuage sombre,
Sur notre ciel vienne à passer,
Notre esprit retombe dans l'ombre :
Notre cœur semble se glacer.*

*Et pourtant bonheur et semence
Renaîtront, plus tard, quelque jour ;
Dieu permet que tout recommence :
La floraison comme l'amour.*

*Au printemps, fleurit le parterre,
Au printemps, verdissent les prés ;
Nos âmes ont, comme la terre,
Des renouveaux inespérés.*

Henri BOMEL.

MONSIEUR PLUMACHET

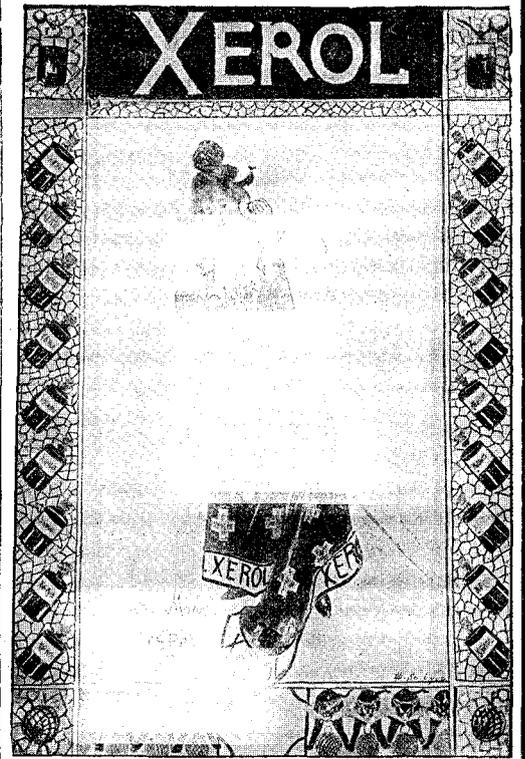
(Suite et fin)

— Je prends la première hypothèse : si nous sommes doués d'une âme immortelle, nous sommes supérieurs aux animaux, même aux animaux les plus intelligents, tels que le cheval, le singe, le chameau, le chien qui reconnaît si bien son maître, le castor qui bâtit lui-même sa demeure, l'hirondelle qui revient chaque année sous le même toit. Seconde hypothèse ; si nous ne possédons pas cette âme immortelle, rien ne nous sépare, par conséquent des autres créatures, ce qui est inadmissible et contraire à l'évidence, car j'ai toujours remarqué, moi, que j'étais mille fois supérieur à mon chien... qui est pourtant un chien très intelligent.

— Ta conclusion est juste, je dirai même irréfutable, Et voilà qui va la corroborer. N'as-tu jamais songé combien il serait douloureux, à l'article de la mort, au milieu de ses parents en larmes, entouré de toutes ses affections, de se dire que tout est fini, bien fini, et que le lien qui nous unissait à ces êtres chéris va se briser à jamais ?

L'adjoint poussa un soupir.

— Oui, ce serait trop douloureux, reprit Tourillon, il doit y avoir quelque chose après nous et nous devons retrouver là-



PIANOS

CH. MORETTON & C^{IE}

9, Place des Jacobins, 9

(ENTRESOL)

HARPES CHROMATIQUES sans Pédales

Leçons. — Vente. — Location

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la POUDRE
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

LE VÉLO-ÉMAIL

est recherché par tous les cyclistes amoureux de leur machine ; car, si vieille qu'elle soit, ce vernis lui rend le brillant et la nouveauté de sa prime jeunesse.

Nouvelle fontaine de Jouvence, le Vélo-Émail est la providence des jeunes et vieilles bicyclettes. Se vend en flacons de 1 fr. 50. Par correspondance 2 fr. 10.

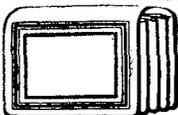
12, rue Confort, LYON.

Demandez partout

LE THE DES MANDARINS

Qualité Supérieure

Porte-Monnaie **Voulez-vous** SERVIETTE sans COUTURE
 LE TANNEUR DE LA
Maroquinerie
 SOLIDE
 ET PRATIQUE ?



Achetez les Articles fabriqués
SANS COUTURE breveté s. g. d. g., en peau,
 d'une seule pièce

Blagues à tabac; Porte-Cartes et Lettres; Etnis
 à Cigarettes, Cigares et à Chapelets; Encaisseurs
 banque; Portefeuilles; Sacoche de bicyclettes, de
 voyage; Valises, Sacs, Divers (Tarif-Notice franco).

Dépôt & Détail : LYON, r. République, 61

CHAPELLERIE NOUVELLE

Les créations de MUSNIER sont sans rivales
 N'achetez rien sans voir leur cachet et leur prix

Maison MUSNIER

Fournisseur-Créateur des PREMIÈRES MARQUES DE PARIS

8, Cours Gambetta, 8

CHARBONNIÈRES

BOIS DE L'ÉTOILE

VENTE PAR LOTS

Pour l'établissement de VILLAS

Terrain boisé — Vue splendide — Air pur
 Eau de la Compagnie
 dans toute l'étendue du bois

Terrain depuis 1 franc le mètre carré

S'adresser pour traiter et visiter :

à Charbonnières, chez M. CHATELAIN,
 Grande-Rue.

à Lyon, 11, rue Président-Carnot, bureaux de
 M. BOUTIER.

L'HABILLEMENT GRATUIT

Nos hommes politiques, après avoir lé-
 giféré sur le droit au travail, ont déposé
 un projet de loi établissant le droit au pain.
 Il était réservé à « La Mode Française »
 d'établir le droit à l'habillement gratuit.

Cette prérogative est présentée par UN
 COSTUME TAILLEUR, facile à faire, grâce
 au patron découpé grandeur naturelle, qui
 accompagne les 6 mètres de tissu pure laine
 (noir, marine, beige foncé et gris foncé),
 accordés gratuitement à toute personne
 qui prend ou renouvelle un abonnement
 d'un an, de 30 francs. à « La Mode Fran-
 çaise », journal hebdomadaire de 16 grandes
 pages illustrées sur papier glacé, la 1^{re} co-
 loriée à l'aquarelle, le plus mondain et le
 mieux rédigé de tous les journaux de mo-
 des. (Spécimen gratuit sur demande à M.
 Orsoni, 3, rue de la Sablière, Paris).

haut, dans je ne sais quelle patrie céleste,
 ceux que nous avons connus et aimés. Et
 c'est ainsi qu'en ce moment j'ai l'intuition
 que je retrouverai un jour ou l'autre ma
 belle-mère. Je ne puis admettre que nos
 relations soient rompues... a propos, je lui
 en ai fait voir dans le temps de toutes les
 couleurs. Elle me maudissait régulièrement
 trois fois par semaine.

— Et ça ne t'inquiète pas ?

— Pas le moins du monde, je ne suis pas
 superstitieux.

— Moi, je n'aimerais pas... tu me com-
 prends.

Tourillon souriait. L'épicier s'en aperçut.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Je pense à la tête que fera M^{me} Busard
 quand nous nous retrouverons dans les
 sphères célestes.

— Farceur !... tu sera bien toujours le
 même.

Ils traversaient la place des Légumes où
 se tient le marché chaque jeudi. Toutes les
 boutiques étaient fermées, les cafés aussi.
 A peine si quelques fenêtres dessinaient
 encore, ça et là, des carrés de lumière sur
 le fond sombre des murailles.

Plumachet fut pris d'un subit accès de
 lyrisme.

— Comme la ville est tranquille ce soir...
 comme l'air est pur !... comme les étoiles
 scintillent au firmament !... quel sujet d'é-
 ternelle admiration pour celui qui sait com-
 prendre les beautés de la voûte azurée et
 la grandeur de la nature !... Si j'étais
 poète !...

— Tu l'as été un jour, ne l'oublie pas.

— Oui, mais hélas ! le lendemain je ne
 l'étais plus.

— Qui sait ? ça peut revenir.

Ils restèrent un moment silencieux, s'em-
 plissant l'un et l'autre de poésie. La séré-
 nité des choses se communiquait à leurs
 âmes. Une douce émotion les agitait. Ils
 éprouvaient comme un vague désir de
 pleurer.

Plumachet ressentit la fraîcheur de la
 nuit. Il se prit à frissonner.

— Hâtons-nous, dit-il, ma femme doit
 s'inquiéter, c'est la première fois depuis
 mon mariage que je rentre après dix heu-
 res.

— Attends un instant... tu vois cette
 croisée ?

Et le quincailleur montrait une fenêtre,
 au deuxième étage, dont les rideaux rabat-
 tus ne laissaient filtrer qu'une lumière très
 pâle.

— C'est l'appartement de M^{me} Grégoire,
 une personne charmante, une vraie demi-
 mondaine, la connais-tu ?

Plumachet se récria. Il ne fréquentait pas
 ce monde-là.

— Je les exécute, dit-il, ces créatures qui
 corrompraient mes fils... si j'en avais.

Le quincailleur, après avoir exposé quel-
 ques idées sur l'amour profita de la cir-
 constance pour narrer, suivant son expres-
 sion, un chapitre inédit de ses mémoires :
 ses relations avec M^{me} Grégoire.

— Horreur ! s'écria son ami en se bou-
 chant les oreilles, un homme marié !... Tu
 baisse dans mon estime.

— Alors, tu ne veux pas que je te présente ?

— Jamais ! tu me traînerai plutôt par les
 cheveux.

— Ce serait difficile.

— Par les oreilles, si tu préfères.

— Puisque tu refuses de présenter tes
 hommages à M^{me} Grégoire, faisons-lui une
 farce.

Et avant que l'adjoint ait pu lui répon-
 dre, Tourillon avait saisi le cordon de la
 sonnette et l'agitait frénétiquement.

— Et maintenant jouons des flûtes.

Tenant leurs ventres à deux mains, ils
 prirent leur course. Tourillon poussait de
 petits cris de joie ; mais Plumachet était
 loin de s'amuser. Il interpellait avec co-
 lère son compagnon. L'entraîner dans une
 pareille aventure, lui, adjoint au maire !...
 le mêler à cette gaminerie !... il ne lui par-
 donnerait jamais ça.

Ils atteignirent une ruelle.

— Jouissons du coup d'œil, fit le folâtre
 quincailleur.

Ils s'embusquèrent à l'un des angles et
 ils virent M^{me} Grégoire, en camisole, se
 pencher sur l'appui de la fenêtre qu'elle ve-
 nait violemment d'ouvrir.

Elle cria d'une voix éraillée de vieille
 donzelle : qui est là ?

Alors, Tourillon, de toutes les forces de
 ses poumons, imita le chant du coq :
 kokoroko...kokoroko !

Ce fut le comble. Ils éclatèrent de rire tous
 les deux, tandis que M^{me} Grégoire fermait
 ses volets.

— Comment la trouves-tu, celle-là, de-
 manda Tourillon.

— Enorme... mais si nos concitoyens ve-
 naient à apprendre de quelle façon nous
 occupons nos soirées, je serais un homme
 à la mer, ma popularité serait ébranlé jus-
 que dans ses fondements, et c'est une con-
 sidération sérieuse.

— Ne crains rien, ta popularité, fille de
 tes œuvres et de ton dévouement à la chose
 publique, est inébranlable... c'est moi qui
 te le dis.

Ils étaient enfin devant l'épicerie, et ou-
 bliant tout à fait la querelle dont les con-
 séquences avaient failli être si terribles,
 ils se serrèrent la main plus cordialement
 que les autres soirs. Puis, comme s'ils
 éprouvaient une de ces plénitudes de l'âme
 qui vous poussent à épancher vos senti-
 ments dans un gilet ami, ils s'embrassèrent
 de nouveau sur les deux joues.

— Tu as la barbe rude, remarqua Pluma-
 chet.

— Voilà vingt-cinq ans que M^{me} Tourillon
 me le répète.

— A demain.

— Bonne nuit.

Ils se séparèrent.

Et sur le seuil de sa porte d'allée, Pluma-
 chet regarda son ami s'enfoncer, disparaître
 peu à peu dans l'ombre de la rue, et avec
 un battement de cœur il murmura :

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers AGENCE FOURNIER
 Rue Confort, 14

— Et dire que j'ai failli l'assassiner.

IV

Plumachet ne faisait plus que de courtes apparitions au café. Il prenait sa demi-tasse et s'en allait bien vite, déclinant toutes les invitations qu'on lui adressait. Il semblait en proie à une continuelle agitation. Tous ses amis en conclurent que la délivrance de son épouse était proche. Des paris s'engagèrent encore, mais, cette fois, à son insu. On craignait maintenant sa colère. Il était terrible, cet homme, dans ses emportements. Tourillon lui-même n'osait souffler mot. Il avait peur, et puis il avait donné sa parole dans une circonstance solennelle.

Enfin, un matin, il n'y eut plus de doute. C'était pour la journée.

L'adjoint passa une fois de plus par les transes qui l'avaient secoué à la naissance de chacune de ses filles. Celles-ci, par précaution, avaient été envoyées à la campagne.

Il fit prévenir l'accoucheuse et, après avoir encouragé sa femme par quelques propos philosophiques, il jura, si le résultat répondait à son attente, d'aller en pèlerinage au risque de compromettre sa popularité.

M^{me} Plumachet éprouvait les premières douleurs de l'enfantement. Son mari remarqua qu'elle avait le visage empourpré.

— L'émotion, pensa-t-il, moi aussi je dois avoir le visage rouge.

Il alla contempler son large faciès dans la glace. Il s'aperçut qu'il vieillissait, et cette constatation lui fut pénible.

Il s'avança vers le lit.

— Courage, dit-il gravement à Eudoxie, et comme s'il eût voulu lui communiquer toute l'énergie qu'il sentait en lui, il mit un long baiser sur ses lèvres.

— A tout à l'heure.

Il laissa l'accoucheuse à sa besogne et descendit afin de se distraire par ses occupations habituelles, mais il s'embrouilla dans sa première addition. Il se leva et se promena, les bras croisés, dans une pose méditative, à travers la boutique. Ses commis lui faisaient des grimaces dans le dos. Son esprit ne quittait pas sa femme et il assistait avec sa vive imagination à toutes les péripéties de la délivrance.

— Pauvre Eudoxie !... comme elle doit souffrir à cette heure !...

Cette réflexion lui fit avoir les larmes aux yeux et, pour l'écartier, il pensa aux romans qu'il avait lus dans sa jeunesse, aux pièces qu'il avait vu représenter.

Mais toujours cette phrase chantait en lui : Si c'était un garçon !

Son cœur battait très vite ; tout s'effaçait — même les scènes les plus dramatiques — devant cette perspective qui l'emplissait d'une joie folle.

Soudain, un faible cri, comme le cri lointain d'une bête qu'on égorge, le secoua d'un frisson. Il s'arrêta net dans sa promenade.

— Si Eudoxie allait en mourir, on a vu de ces accidents.

Ses dents claquèrent de terreur. Il perdit presque la perception des choses environnantes. Il put à peine se traîner jusqu'à son bureau ; il tomba comme écrasé de fatigue, sur son rond de cuir dont le crin sortait par plusieurs trous, et, la tête dans les mains, il s'abîma dans une rêverie peuplée de cauchemars. Des hommes dansaient devant ses yeux, se tordaient comme des monstres, puis s'évanouissaient dans un enveloppement de brume. Des silhouettes de clients lui apparaissaient brusquement, et brusquement s'effaçaient. Il vit le buste de Tourillon se pencher sur un billard immense... une procession de fantômes, des étoiles scintillantes dans du bleu, des paysages assombris de crépuscule...

Il ne pensait plus à rien.

Au bout de deux heures, comme il s'arachait à se torpeur, ses yeux se portèrent sur l'encadrement de la porte, au fond de la boutique, et il put contempler — très nette, celle-ci — la mine épanouie, souriante, de la sage-femme.

Il se dressa, anxieux, et cria : Un garçon ?

— Non, une fille, répondit l'accoucheuse, si vous voulez monter.

— Je n'ai pas le temps, je suis occupé.

Et il retomba sur son rond de cuir, furieux et d'autant plus vexé, qu'il crut s'apercevoir que ses employés ricanaient en dessous.

Décidément, c'était trop fort. Dix enfants, dix filles ! N'y avait-il pas de quoi renoncer aux joies légitimes du mariage ? Dans sa fureur il en vint à accuser son épouse. Le faisait-elle donc exprès de le gratifier ainsi, chaque fois, d'une fille quand il désirait avec tant d'ardeur un garçon. Jusqu'à la précédente il n'avait rien dit, espérant que cette obstination tomberait à la longue ; mais non, la série continuait de plus belle. Abomination de la désolation ! Des idées de suicide traversèrent son cerveau.

Quant à lui, il ne se reprochait rien, ayant au préalable, lu des ouvrages spéciaux. Quelques semaines auparavant il s'était fait tirer les cartes qui lui avaient prédit un événement heureux ; une somnambule extra-lucide, nouvellement installée à Ville-roche, avait même poussé l'art devinatoire jusqu'à lui annoncer la naissance d'un fils appelé aux plus hautes et aux plus glorieuses destinées ! Et tout avait menti, les livres comme les tarots !

Sa résolution fut prise. Il ne monterait pas voir sa femme, suivant son habitude, pour lui faire comprendre par son absence qu'il sentait toute l'indélicatesse du procédé.

L'accoucheuse reparut. L'épicier s'emporta.

— Allons, bon ! est-ce qu'il y en a encore une autre ?

— Non, monsieur, malheureusement, car le Seigneur bénit les familles nombreuses ; mais votre dame vous demande, elle s'étonne de ne pas vous voir auprès d'elle.

— Encore une fois, dites-lui que je suis occupé.

— Monsieur Plumachet, il n'y a pas d'occupation qui tienne. Un accident est vite arrivé, vous le savez... La pauvre femme a assez souffert, allez... elle pleure toutes les saintes larmes de son corps.

L'épicier fut attendri. Il se reprocha sa cruauté.

— C'est bien, prévenez madame que je vais monter.

Et se tournant vers un de ses employés, celui en lequel il mettait toute sa confiance et à qui il confiait la clef de la caisse :

— Si on me demande faites attendre, je ne m'arrête pas.

Il gravit l'escalier derrière la sage-femme. Lorsqu'il fut dans la chambre conjugale et qu'il vit, dans le grand lit à rideaux blancs, son Eudoxie si pâle qu'on eût dit que tout son sang avait flué par une large entaille, sa rancune tomba tout à fait.

L'accouchée lui tendait les bras. Il se pencha sur elle et l'embrassa au front.

— Pauvre chérie, comment te sens-tu ?

— Très bien, Onésime, mais toi, tu n'es pas content, n'est-ce pas ?... tu aurais préféré...

Il l'interrompit :

— Bah ! une de plus, une de moins, ça n'est pas une affaire... une autre fois nous serons plus heureux.

Il demanda à voir l'enfant — un petit paquet de chair bleue que l'accoucheuse achevait de laver et qui poussait des miaulements — et, après quelques réflexions sur les « mystères incompréhensibles » de la nature, il déclara que c'était déjà tout le portrait de sa mère.

Cette parole fut douce au cœur de Mme Plumachet. Son mari sortit sur la pointe des pieds. Il ne conservait plus aucune animosité contre elle. Il se reprochait même d'avoir pu un instant méconnaître sa bonté d'âme.

Sans doute il eût préféré un garçon. C'était son rêve, ce rêve constant que chacun porte en soi, caresse et entretient avec amour. Que faire pourtant ? A quoi bon se mettre martel en tête ? Ne valait-il pas mieux prendre bravement son parti de cette nouvelle déconvenue ? C'est ce qu'il fit en décrochant le calendrier pour chercher, dans la liste des vocables qui le garnissent, un nom agréable, distingué, original, poétique. Il le trouva sans peine et résolut d'appeler sa fille Philogone.

Ce grand devoir accompli, il se transporta par l'imagination au *Café du Commerce*. Ce qu'on allait rire là-bas quand on apprendrait la nouvelle. Il entendait déjà, avec un serrement de cœur, la voix tonitruante de Tourillon : Je vous le disais bien que Plumachet n'avait pas la recette pour les garçons !

Et ses amis se tordraient, et tout Ville-roche cancanerait pendant huit jours à ses dépens, à moins que la chute du ministère ne vint faire diversion.

La pensée qu'on allait le tourner en ridicule lui fut désagréable. Et si les journaux, qui ne respectent plus rien, venaient à s'em-

parer du fait, à signaler l'extraordinaire fécondité de M^{me} Plumachet ! Une sueur froide lui coula dans le dos.

Pour se remettre, il but un verre de chartreuse.

— Ça ne les regarde pas, charbonnier est maître chez lui. Et si ça me plaît d'avoir beaucoup d'enfants !... Le premier folliculaire qui s'avise de parler d'Eudoxie peut être sûr de recevoir dans les vingt-quatre heures du papier timbré !

Réconforté par cette idée qu'il avait la loi pour lui, il se versa un second verre de chartreuse et, après l'avoir ingurgité, il s'essuya les lèvres du rebord de la main.

Il redescendit ensuite à l'épicerie où il trouva, avec surprise, plusieurs de ses amis, Tourillon en tête, réunis pour le féliciter. On lui fit une ovation. Le quinquaiiller parla de faire sonner les cloches et de tirer le soir un feu d'artifice en l'honneur de la petite Philogone.

— Non, non, dit vivement Plumachet, je t'en prie, pas de manifestation !

V

Tourillon avait un jour prédit à l'épicier qu'il compléterait la douzaine. A l'étonnement général, cette prédiction ne se réalisa pas. Bon gré mal gré Plumachet dut abandonner l'espoir d'avoir jamais un fils. Il fit contre mauvaise fortune bon cœur et se lança avec plus d'ardeur dans la politique pour oublier ses mécomptes.

Des années passèrent. Il devint maire et vendit son épicerie pour n'avoir plus qu'à s'occuper des affaires communales.

Il fit aussi la pluie et le beau temps dans le canton. Il devint redoutable, casa ses créatures, révoqua les employés qui n'avaient pas ses bonnes grâces. Le préfet le tenait en estime et l'invitait de temps à autre à déjeuner. Une grande considération en rejaillissait sur lui. Il faillit être décoré.

Et des rêves de plus en plus ambitieux germaient dans son cerveau. Il convoitait la succession du député de la circonscription et, pour s'exercer à son rôle futur, il se plongea dans l'étude des orateurs anciens et modernes. Mirabeau devint son modèle de prédilection. Dès lors il n'y eut plus un banquet, un enterrement, une réunion quelconque sans qu'il prit la parole. Il se fit une réputation solide de tribun.

Presque tous les ans il mariait une de ses filles. Ce jour-là tout Villeroche dansait. On faisait la haie sur le passage de la noce et on criait : Vive M. Plumachet ! Vive M. le Maire ! A ces ovations, se souvenant de ses humbles origines, des larmes lui montaient aux yeux, et il saluait. Une année où les cris avaient été plus nourris et plus enthousiastes que d'habitude, il jeta des sous au peuple.

Entouré de sa nombreuse postérité, il vieillit comme un patriarche et mourut un soir d'une indigestion.

Les journaux de la région publièrent sa biographie.

Et si maintenant vous allez à Villeroche-sur-Isère, vous entendrez parler de l'épicier comme d'une gloire locale dont tout le monde s'enorgueillit.

Une des principales rues porte son nom, et au musée, entre un renard et un singe empaillés, un buste en plâtre conserve ses traits aux générations futures.

Et parfois des bourgeois viennent méditer devant son image, se rappelant avec émotion les vertus de cet « incomparable administrateur !... »

Eugène DREVETON.

CIRQUE RANCY

Tous les soirs à 8 heures et demie, jeudis et dimanches à 3 heures, représentations équestres variées, toutes terminées par la pantomime féerie, *La Belle et la Bête*. — Grand succès de Mlle Lilly de Baroutchi, écuyère d'école. Dimanche 16 avril, dernière de *La Belle et la Bête*. — Lundi 17 avril, clôture irrévocable de la saison.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, Quai Voltaire, Paris

Sommaire du numéro 2193

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Le Voyage présidentiel*, par X. — Variété : *La vieillesse de M^{me} de Lavalette*, par G. Lenôtre. — *Le Congrès des Sociétés savantes, à Toulouse*, par Demeure de Beaumont. — *Un dimanche à Cronstadt*, par Sandricourt. — *M. Leygues, à Padirac*, par L. — *Chronique sportive*, par A. Wilmille. — *Les Courses*, par Archiduc.

Explication des gravures, Revue comique, Récréations, Echechs, Rébus, Memento de la semaine, Petit courrier des théâtres, Bibliographie, etc.

Nouvelle illustrée : *Le Vendredi Saint des Pontgivaud*, par J. Pommeret, illustrations de Paul Balluriau.

Le numéro : 50 centimes.

LE PETIT POÈTE

Journal ouvert à tous les Poètes

Paris, r. du Cherche-Midi, 86 - Nice, 21, rue d'Angleterre

Sommaire du n^o d'avril

Douloureux appel, Epouard Sartorio. — *Paris-Echo*. — *Nice-Saison* — 3^e Fête du Petit Poète. — *Les sœurs de charité*, E. Sartorio. — *Notre présidente d'honneur*. — *La plainte du vieux matelot* — *L'hiver de l'amour*, F. Bonjean. — *Napoléon III*, J. Bermoud. — *Les Cigaliers*, Bibliographie, etc.

En vente à Lyon, chez Heine, 4, rue Victor-Hugo.

MONITEUR DE LA MODE

15 avril 1899

Ce numéro renferme une chronique de la Mode illustrée ; une étude de coupe pratique sur un vêtement dont le patron est annexé au journal. La Chronique parisienne d'Archiduc traite des nouveautés à propos d'équipages : harnachement, livrée, etc. Puis vient une intéressante Causerie du D^r Maréchal, un article du Chef.

Parmi les illustrations, des blouses, des

jaquettes, des collets, des costumes, dernière expression de la mode. Signalons, au milieu des modèles de travaux, une magnifique chaise Louis XVI en tapisserie.

N'oublions pas que le *Moniteur de la Mode* offre à ses abonnés, à titre purement gracieux, leur portrait photographié par la maison Walery.

L'EUROPE ARTISTE

Sommaire du 9 avril 1899

M^{me} Michelet. — *Soirées Parisiennes*, L. Lenglet. — *Silhouettes d'artistes : Thérèse*. — *Semaine théâtrale*, O. Rydot. — *Courrier Parisien*. L. d'Estreës. — *Echos*, Passe-Partout. — *Auditions et Concerts*, Armand Castel. — *Poèmes et Chansons*, Alex. Picot. — *Correspondance : En province, à l'étranger*. — *Propos d'un harpiste*, Pince sans rire. — *Informations*, Le Furet. — *Causerie médicale*, Docteur Barnave.

Bureau : 58, rue Jean-Jacques Rousseau, Paris.

ELDORADO

33, cours Gambetta, 33

Succès pour Polin dans ses chansons militaires. — Yvonne Sylla. — La danseuse Tzizza et Griada. — *La Petite Goualeuse*.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs, à 8 h.

Au programme : Marguerite Favart. — *Une fête au concours hippique*, grand ballet. — Simon Max et Mary Het

SCALA-BOUFFES

Cyrano de Blaingerac. — La chanteuse Camille Obert. — Stéphanie. — Les frères Glay, clowns musicaux.

GUIGNOL DU GYMNASE

30, quai Saint-Antoine, 30

Tous les soirs, la *Jeunesse des Mousquetaires*, pièce nouvelle en 3 actes et 6 tableaux.

Dimanche, à 2 heures, matinée de famille.

Revue Financière Hebdomadaire

La bourse a montré de moins bonnes dispositions que pendant la séance précédente, les cours pratiqués hier n'ont pas été intégralement conservés.

Le 3 0/0 a baissé de 10 centimes à 101,90 ; le 3 1/2 0/0 clôture à 103,60.

La Banque de France finit à 4040 au lieu de 4075.

Le Crédit Foncier se traite à 751, le Crédit Lyonnais à 892, le Comptoir National d'Escompte à 607, et la Société Générale à 577. La Banque spéciale des valeurs Industrielles se négocie à 227,50.

Le Suez en baisse de 17 francs reste à 370.

Les Chemins de fer français clôturent, le Lyon à 1963, le Midi à 1408, le Nord à 2175.

Parmi les fonds Etrangers, l'extérieure reste à 58,75, l'Italien à 94,87, le Turc est ferme à 22,95. La Banque Ottomane à 577, et le Russe 3 0/0 1891 à 93 fr.

On continue à s'occuper de l'emprunt Chinois, dont le produit a pour objet la construction du Chemin de fer de Pékin à Hankéou. Cet emprunt constitue un engagement direct de l'Etat et est garanti par les revenus généraux de l'Empire, sans compter l'affectation spéciale de la ligne et de son produit net.

Le Propriétaire-Gérant, V FOURNIER.

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
Parfumeur PARIS
2^a, B^e des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.

Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz

LE FLORIGÈNE
ENGRAIS CHIMIQUE SOLUBLE

Pour la culture des Fleurs et des Plantes d'appartement

PRIX DES BOITES, avec le Mode d'emploi : 1 fr. et 1 fr. 75

DÉPÔT GÉNÉRAL : PETITS DOCKS DU COMMERCE, 2, rue Co-d'Or. — LYON

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE